

**LIBRES
ET
AFFAMÉS**
DE VIE, DE RIRE ET D'AMITIÉ

À mes frères, Jeremy et AJ, les premiers des KOA.

Et en mémoire de mes grands-pères,
deux véritables Super Chevaux de course.

Du même auteur
aux éditions Milan :
Mosquitoland

Couverture : Yeaah! Studio
Mise en page : Petits Papiers
Correction : Claire Debout
Relecture éditoriale : Chloé Mary

Titre original : *Kids of Appetite*
First published in the United States of America by Viking,
an imprint of Penguin Group (USA) LLC, 2016
Copyright © 2016 by David Arnold

Pour l'édition française :
© 2018, éditions Milan
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France
Loi 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse
ISBN : 978-2-7459-8461-6

DAVID ARNOLD
**LIBRES
ET
AFFAMÉS**
DE VIE, DE RIRE ET D'AMITIÉ

Traduit de l'anglais (américain)
par Maud Ortalda

•
MILAN

**ILS VÉCURENT,
ILS RIRENT ET
ILS VIRENT QUE CELA
ÉTAIT BON**

(ou : Kids of Appetite)



LISTE DES PERSONNAGES

Les Kids of Appetite

- **BRUNO VICTOR BENUCCI III, seize ans (VIC)** : Chapitre en cours. Opéra, Matisse, Mad. Super Cheval de course.
- **MADÉLINE FALCO, dix-sept ans (MAD)** : petite chérie du nouvel an. Coupe de punk, Elliott Smith, diagrammes de Venn, réalité de l'existence.
- **MBEMBA BAHIZIRE KABONGO, vingt-sept ans (BAZ)** : collectionneur d'histoires et de tatouages. Anti-pain. Prie Dieu.
- **NZUZI KABONGO, vingt ans (ZUZ)** : petit frère de Baz. Danses, voyage et claquements de doigts. Parle autrement.
- **COCO BLYTHE, onze ans (COCO)** : parolière. Rouquine. Crème glacée, Queens et détournement de jurons. Mercredi.

La police d'Hackensack

- **SERGEANT S. MENDES** : droguée au café. Petite amie réticente. Spirituelle et blasée. Plus qu'elle ne paraît.
- **INSPECTEUR H. BUNDLE** : nuage atomique. Paperasse et formulaires. Fier membre de l'ostentatoire bourgeoisie.
- **INSPECTEUR RONALD** : sosie de Weasley. Petit ami passionné. Sait rester en position assise. Caniche perdu.

La famille et Cie

- **DORIS JACOBY BENUCCI** : mère de Vic. Veuve. Pâtisserie, famille et aller de l'avant. Fait de son mieux.
- **BRUNO VICTOR BENUCCI JR** : père de Vic. Penseur de cœur. Fan des Mets. Porteur de pantalons de jogging. Décédé.
- **L'HOMME AUTO PORTRAIT (ONCLE LESTER)** : oncle de Mad. Whisky, hurlements et sanglots. Détenteur d'armes.
- **JAMMA** : grand-mère de Mad. Atteinte de démence sénile. Pantoufles, chemises de nuit et double décapsulage de Coca-Cola.
- **FRANK LE PETIT COPAIN** : avocat. Veuf. Mangeur de haricots verts en boîte et novice littéraire. Porteur de costumes.
- **KLINT & KORY** : fils de Frank. Tout ce qui est à la mode et Batman. L'Orchestre des Zâmes perdues. Kids *sans* Appetite.
- **PÈRE RAINES** : prêtre, sage, faiseur de bonnes actions. A marié les parents de Vic. Superfan d'Iron Maiden.
- **RACHEL GRIMES** : petite amie actuelle de Baz. Infirmière téméraire. Bruits de l'orage, course à pied et pancakes.

Les Chapitres précédents

- **CHRISTOPHER (TOPHER)** : tatoueur. *Battlestar Galactica*, sobriété et débrouillardise. Chauve.
- **MARGO BONAPARTE** : serveuse, contrebandière, flirt. Frites au fromage. Rhum. *Bonjour, mes petits gourmands!*
- **NORM** : boucher russe. Incompris. Viande. Porcs sanglants. Pas du KGB. *Nyet*.
- **GUNTHER MAYWOOD** : ermite. Logeur. Propriétaire du verger Maywood.

Le poisson rouge

- **HARRY CONNICK JR JR** : survivant. Nageur. Fan du mauvais temps. Ne lâchera jamais l'affaire. Mais bon, hein.

1. En français dans le texte (toutes les notes sont de la traductrice).

« Que le coucher de soleil qu'elle voyait de son patio et moi de l'escalier de derrière soit le même, cela me faisait drôle. Peut-être que les deux mondes dans lesquels on vivait n'étaient pas si différents, après tout. Puisque nous regardions les mêmes couchers de soleil. »

Outsiders, de S. E. Hinton (traduction de Marie-Josée Lamorlette, Presses de la Cité, 1983)

- 1 -
**LES MULTITUDES
CAPITALES**
(ou : En garde, petits ego futiles)



SALLE D'INTERROGATOIRE N° 3
BRUNO VICTOR BENUCCI III ET SERGENT S. MENDES
19 DÉCEMBRE // 15 H 12

.....

Songez à ceci : des milliards de personnes dans le monde, possédant chacune des milliards de *je suis*. Je suis un observateur silencieux, un champion de la tapisserie. Je suis amateur d'art, de l'équipe des Mets, du souvenir de mon père. Je représente approximativement un sept-milliardième de la population. Toutes ces choses sont mes multitudes capitales, et ce n'est que le début.

- Ça commence par mes amis.
- Quoi donc ?
- Mon histoire, dis-je.

Même si ce n'est pas tout à fait vrai. Il faut remonter bien plus loin, avant notre amitié, quand c'était encore...

...

Bon, c'est parti.

- Je suis tombé amoureux au moins un millier de fois.

Mendes sourit légèrement et pousse l'enregistreur numérique vers moi.

– Excuse-moi, tu disais... Tu es tombé amoureux ?

– Un millier de fois, je répète en passant les mains dans mes cheveux.

Avant, je croyais que l'amour se dénombrait : premier baiser, deuxième danse, chagrin infini. Je croyais que les chiffres survivaient à l'amour, quelque part, dans les recoins sombres du cœur dévasté. Je croyais que l'amour était dur et pesant.

Je ne crois plus ces choses-là à présent.

– Je suis un Super Cheval de course.

– Tu es *quoi*? demande Mendes, qui a le regard aussi sévère que las.

– Rien. Vous n'avez pas d'uniforme ?

Elle porte un tailleur jupe en tweed sur un chemisier fluide. J'observe en silence ses yeux marron, très profonds et assez jolis malgré ses cernes marqués et les pattes-d'oie qui encadrent son visage comme des parenthèses. J'observe en silence les discrètes rides précoces sur ses mains et son cou. J'observe en silence l'absence d'alliance à son annulaire. J'observe en silence ses cheveux noirs, aux épaules, vestiges d'une coupe tendance.

Parenthèse, discrétion, absence, vestiges : il semblerait que les multitudes capitales de Mendes résident dans les détails feutrés.

– Techniquement, je ne suis pas en service, dit-elle. Et puis je suis sergent, je ne suis pas obligée de porter tout le temps un uniforme.

– Donc c'est vous la responsable, c'est ça ?

– Je rends des comptes au lieutenant Bell, mais cette affaire est mon affaire, si c'est ce que tu veux savoir.

Je sors ma Visine de la poche avant de mon sac à dos rangé sous la chaise et en instille rapidement une goutte dans chaque œil.

– Victor, tu as disparu de chez toi depuis huit jours. Et tout à coup, aujourd'hui, toi et – elle farfouille dans ses papiers – Madeline Falco, vous débarquez ici pratiquement main dans la main avec Mbemba

Bahizire Kabongo, alias Baz, qui s'avère être le suspect numéro un dans notre enquête pour homicide.

– Je ne tenais pas la main de Baz. Et ce n'est pas un meurtrier.

– Tu en es sûr ?

– J'en suis certain.

Mendes m'adresse un sourire de pitié qui ressemble à une moue.

– Il vient de se rendre, Vic. Et on a relevé son ADN sur l'arme du crime. On a plus d'éléments qu'il n'en faut pour mettre Kabongo derrière les barreaux pendant très longtemps. Ce que j'aimerais comprendre, à présent, c'est pourquoi tu as quitté précipitamment ta maison il y a huit jours et pourquoi tu es revenu tranquillement *ici* aujourd'hui. Tu dis avoir une histoire à raconter. Alors vas-y, je t'écoute.

Les souvenirs de ce matin sont encore frais dans ma mémoire, la voix de Baz gravée dans mon cerveau. *Tactiques de diversion, Vic. Ils vont avoir besoin de temps. Et vous allez leur en donner.*

– Chaque fille qui porte de l'eyeliner, dis-je.

...

...

Le sergent Mendes plisse les yeux.

– Quoi ?

– Chaque fille qui joue d'un instrument de musique, sauf... sauf peut-être le basson.

– Pardon, je ne comprends...

– Chaque fille qui porte de vieilles Nike. Chaque fille qui les colorie. Chaque fille qui hausse les épaules, qui fait des gâteaux, ou qui lit.

Parle-leur de toutes les filles que tu as cru aimer, celles d'avant. Je souris de l'intérieur, le seul endroit où je puisse sourire.

– Chaque fille qui fait du vélo.

Je sors un mouchoir pour tamponner la salive qui s'accumule au coin de ma bouche. Papa appelait ça mes « fuites ». Avant, je détestais ça. Maintenant, ça me manque.

Parfois... oui, parfois il me semble que c'est ce que je détestais le plus qui me manque le plus.

Mendes recule sur sa chaise.

– Ta mère a signalé ta disparition après ton départ. J'ai vu ta chambre, Vic. Whitman, Salinger, Matisse... Tu es un garçon intelligent. Un peu intello même, si tu me permets l'expression.

– Et alors ?

– Alors, tu es loin d'être un gros dur. Pourquoi faire semblant ?

Sous la table métallique, je triture le tissu de mon bracelet KOA.

– « Je suis vaste, je contiens des multitudes¹ ».

Mendes continue à ma suite :

– « Je me dirige vers ceux-là qui sont proches, j'attends sur le pas de la porte. Qui a fini sa journée ? Qui aura le plus tôt fini de souper ? Qui désire se promener avec moi ? »

...

J'essaie de dissimuler ma stupeur, mais mes yeux m'ont peut-être trahi.

– Lire Whitman m'aidait à survivre aux cours de droit pénal, explique Mendes. Tu sais ce que dit le vers suivant, non ?

Non. Donc je me tais.

– « Parleras-tu avant que je m'en aille ? Te décideras-tu lorsqu'il sera trop tard ? »

...

– Avec tout mon respect, mademoiselle Mendes, vous ne me connaissez pas.

Elle retourne au dossier posé devant elle.

– Bruno Victor Benucci III, seize ans, fils de Doris Jacoby Benucci et de feu Bruno Benucci Jr, décédé depuis deux ans. Fils unique. Un mètre soixante-dix. Cheveux bruns. Souffre du très rare syndrome de Moebius. Obsession notoire pour l'art abstrait...

– Vous savez ce que c'est ?

1. Extrait de *Chanson de moi-même*, de Walt Whitman, traduction de Léon Bazalgette, Mercure de France, 1922.

– Oh, j’ai rencontré mon lot d’escrocs obsédés par Picasso, laissez-moi te dire que ce n’est pas de la tarte.

– Non, pas ça.

– Je sais, dit Mendes en refermant le dossier. Et oui, je me suis renseignée. Le syndrome de Moebius est une maladie congénitale très rare qui affecte les sixième et septième paires de nerfs crâniens et a pour conséquence principale une paralysie faciale. Je comprends que tu n’as pas dû avoir la vie facile.

Elle a l’air fière d’elle, comme si elle avait son laïus sous le coude et qu’elle n’attendait qu’une chose : que je lui demande si elle savait ce qui clochait dans mon visage. J’ai le syndrome de Moebius depuis que je suis né et voici ce que j’ai appris : les seules personnes assez arrogantes pour dire « Je comprends » sont précisément celles qui en sont incapables. Celles qui comprennent réellement ne disent jamais grand-chose.

– Vous vous êtes renseignée, en effet, dis-je dans un murmure à peine audible.

– Un peu.

– Donc vous savez ce que ça fait d’avoir du sable enfoncé sous les paupières.

...

– Pardon ?

– Voilà ce que c’est de ne pas pouvoir cligner des yeux. Dire qu’on a les yeux secs, ce n’est même pas le début d’une description. Mes yeux, ils sont désertiques.

– Vic...

– Vos recherches vous ont donné un aperçu des terreurs nocturnes qu’on se paye à dormir avec les yeux mi-clos ? Vous savez que boire dans un verre est à peu près aussi impossible que d’attraper la lune au lasso ? Ou que le mieux que je puisse espérer au lycée, c’est que les autres me laissent tranquille ? Ou que certains profs me parlent plus lentement parce qu’ils croient que je suis débile ?

Mendes se tortille sur sa chaise, mal à l’aise.

– Ne vous méprenez pas, je poursuis. Je ne suis pas en train de me plaindre. Il y a des tas de gens atteints de Moebius qui sont bien plus à plaindre que moi. Avant, je rêvais d’être quelqu’un d’autre, mais un jour...

Un jour Papa m’avait parlé d’Henri Matisse, un artiste qui considérait que chaque visage possédait son propre rythme. Dans ses portraits, Matisse recherchait ce qu’il appelait « l’asymétrie particulière ». J’aimais bien cette idée. Je me demandais quel rythme pouvait avoir mon visage, et quelle était son asymétrie particulière. Je l’avais dit à Papa, une fois. Il avait répondu qu’il y avait de la beauté dans mon asymétrie. Je m’étais senti mieux. Toujours seul, mais un peu moins.

En tout cas, accompagné par l’art.

– Un jour... ? insiste Mendes.

J’avais presque oublié que j’avais commencé une phrase.

– Rien.

– Vic, je sais que ça a été dur pour toi.

De mes deux index, je désigne mon visage stoïque.

– Vous parlez de mon... « affliction » ?

– Je n’ai jamais utilisé ce mot.

– Ah oui, c’est vrai. « Souffre de. » Vous êtes très charitable.

Sous mon bracelet KOA, je sens tous mes minuscules sentiers qui ne mènent nulle part. Mes doigts ont toujours eu une sacrée force, toujours à gratter, griffer, pincer la peau. Ce bracelet est un rappel très efficace, mais ce n’est rien comparé à mes doigts et leurs petits cerveaux de doigts, déterminés à tester mon seuil de tolérance à la douleur.

– Vous savez quand on dit qu’on doit passer l’épreuve du feu afin de devenir qui on est vraiment ? je demande.

Mendes boit une gorgée de café.

– Oui.

– Moi, j’ai toujours voulu devenir fort, mademoiselle Mendes. J’aurais seulement préféré qu’il y ait moins de feu.

...

– Victor...

Un murmure, à peine audible. Mendes se penche vers moi. Sa présence passe de la défense à l'attaque.

– Vic, regarde-moi.

Je ne peux pas.

– Regarde-moi, insiste-t-elle.

Je m'exécute.

– C'est Baz Kabongo qui t'a dit de faire ça ? demande-t-elle en secouant lentement la tête. Tout va bien. C'est lui, n'est-ce pas ?

Toujours rien.

– Je vais te dire ce que je crois, reprend-elle. En voyant son visage placardé partout dans la ville, Kabongo a commencé à devenir nerveux. Il a compris qu'il ne pouvait plus se cacher. Alors il vous a convaincus, ta copine et toi, de nous mentir, de nous dire que vous étiez dans des endroits où vous n'étiez pas, à des heures où vous n'y étiez pas, avec des gens avec qui vous n'étiez pas. Il sait que la seule chance qu'il a de s'en tirer, c'est un alibi, ou un témoin oculaire qui dit que quelqu'un d'autre a fait le coup. Et quels meilleurs témoins que deux gosses innocents ? Je chauffe ?

Je ne dis rien. Je suis le roi du mutisme et chaque minute qui passe est une victoire, un triomphe, si petit soit-il.

– Je suis assez douée dans mon boulot, poursuit-elle, et même si je ne sais pas où tu étais la nuit du 17 décembre, ce que je sais, en revanche, c'est où tu *n'étais pas*. Tu n'étais pas dans cette maison. Tu n'as pas vu cette mare de sang. Tu n'as pas vu les yeux de ce type sortir de leurs orbites, Victor. Et tu sais comment je le sais ? Je le sais parce que si tu avais vu tout ça, tu ne serais pas assis sur cette chaise à l'heure qu'il est, à te foutre de moi. Tu serais en train de te pisser dessus, voilà ce que tu ferais. Tu serais mort de trouille.

...

...

Mes doigts et leurs petits cerveaux de doigts sont des animaux impitoyables qui creusent et dévorent mes multitudes.

– Kabongo veut que tu mentes pour le couvrir, Vic. Mais tu sais ce qu’il a oublié ? Il a oublié Matisse. Whitman. L’art. Et tu sais ce que les œuvres d’art ont toutes en commun ? L’honnêteté. C’est cette partie de toi qui sait ce qui se trame. Et c’est cette partie de toi qui va me dire la vérité.

Je compte jusqu’à dix dans ma tête, là où la voix de Baz se répète, encore et encore, comme un disque rayé. *Laissez-les croire ce qu’ils veulent. Mais ne leur mentez pas.*

– On te protégera, dit Mendes. Tu n’as rien à craindre. Dis-moi seulement ce qui s’est passé.

Tactiques de diversion, Vic. Ils vont avoir besoin de temps. Et vous allez leur en donner.

...

...

Je me penche vers l’enregistreur en me raclant la gorge.

– Chaque fille qui boit du thé.

Mendes me regarde calmement.

– D’accord, on a fini.

– Chaque fille qui mange des scones à la framboise.

Elle écarte sa chaise de la table, se lève avec un air catégorique et parle d’une voix forte et claire :

– Audition de Bruno Victor Benucci III menée par le sergent Sarah Mendes terminée à 15 heures et 28 minutes.

Puis elle arrête l’appareil, saisit son café, son dossier sur la table et se dirige vers la porte.

– Ta mère sera là d’une minute à l’autre. En attendant, tu peux aller te chercher un café au bout du couloir.

Elle secoue la tête, ouvre la porte et marmonne :

– Des scones à la framboise, n’importe quoi.

La salle d’interrogatoire n° 3 du commissariat d’Hackensack s’évanouit pour laisser place à la Serre n° 11 du verger Maywood. J’imagine : Baz Kabongo, ses instincts paternels qui frisent l’exagération, ses bras tatoués ; Coco la téméraire, loyale jusqu’au bout ;

Zuz Kabongo, qui claque des doigts, qui danse sur place; et j’imagine Mad. Je me rappelle ce moment – *mon* moment de clairvoyance déchirante, quand les nuages se sont écartés, et que j’ai vu comme si je n’avais rien vu auparavant. La vérité, c’est que je ne savais pas ce qu’était l’amour jusqu’à ce que je le voie assis au milieu d’une serre, se déployant comme une carte du monde devant mes yeux, révélant ses territoires inexplorés.

Tandis que le sergent Mendes s’apprête à sortir, je lève mon bracelet à hauteur de mes yeux. J’admire les trois grosses lettres sur le tissu noir : KOA.

Walt Whitman avait raison. Je contiens bien des multitudes. La plupart sont dures, pesantes, et vous collent de sacrées migraines. Mais certaines multitudes sont merveilleuses.

Comme celle-ci...

Je suis un Kid of Appetite.

– J’étais dans cette maison, mademoiselle Mendes.

Je me concentre sur les lettres K, O et A d’un blanc immaculé alors que l’image floue de Mendes s’immobilise dans l’encadrement de la porte. Elle ne se retourne pas.

– J’y étais, je répète. J’ai vu ses yeux sortir de leurs orbites.

(Huit jours plus tôt)

VIC

Le *Duo des fleurs* s’acheva.

Le *Duo des fleurs* recommença.

La magie de la répétition.

Papa me manquait. *Ergo* je me tenais au bout du ponton car c’était la seule chose à faire quand Papa me manquait à ce point.

Je passais beaucoup de temps au bout du ponton.

Mains dans les poches, col de veste relevé pour me protéger du froid glacial du New Jersey (qui mordait comme un dragon furieux aux longs crocs de glace), je laissais mes cheveux voler au vent. Je me fichais qu'ils s'emmêlent. Totalemement.

Les cheveux, c'était pas capital.

Deux choses étaient capitales :

1. Ce morceau, le *Duo des fleurs*. C'était le morceau préféré de Papa. À présent c'était le mien.

2. Ce sous-marin dormant, le USS *Ling*. Autrefois vaillant navire de guerre, mis au repos sur la rivière Hackensack bien avant ma naissance. Le *Ling* m'évoquait une image : celle d'un cheval de course à la retraite, envoyé dans l'une de ces fermes de saillies pour procréer avec d'autres chevaux de course afin qu'ainsi les meilleurs gènes produisent un Super Cheval de course. (Un jour, Papa m'avait emmené visiter l'un de ces endroits, mais quand le guide s'était mis à parler des « fantômes » pour récupérer la semence et des différentes méthodes d'insémination artificielle, j'avais décidé qu'il valait mieux que j'attende dans la voiture.)

Il n'y avait malheureusement pas d'autres sous-marins dans la rivière, avec lesquels le *Ling* pouvait s'accoupler.

Ergo il n'y aurait pas de sexe sous-marin.

Ergo pas de Super Sous-marin.

Cette partie de la rive avait été transformée en musée de la marine, avec des visites guidées et tout. Comme ce n'était ouvert que le week-end, ça me laissait le champ libre toute la semaine. Je m'y arrêtais presque tous les jours en rentrant du lycée, si bien que j'en venais à me demander à quoi pouvait bien ressembler l'USS *Ling* la nuit. Je n'aurais pas su dire exactement ce qui m'attirait en lui. Peut-être le fait que la vraie vie de ce sous-marin était terminée, et pourtant, il était toujours là. J'avais l'impression qu'on avait des points communs, lui et moi.

Mon téléphone vibra dans ma poche. Un SMS de Maman.

St. Tu px passer HT du prosciutto chez babushka?
Stp? :) :)

L'écriture texto me débectait. Maman avait encore un vieux téléphone à clapet où il fallait taper douze fois sur chaque touche pour obtenir la bonne lettre. À plus d'une occasion, j'avais tenté de lui démontrer les bienfaits miraculeux du clavier, mais c'était peine perdue.

Je répondis ainsi :

Ce serait évidemment pour moi un immense honneur ainsi qu'un grand privilège, bien chère mère, d'accéder à votre requête de livraison de viande salée et séchée à l'air, ce soir sans faute. Je me mets en quête sans plus tarder et serai de retour promptement. Votre fils aimant, Victor.



Une seconde plus tard, la réponse arriva :

MRci, biz

...

MRci, biz.

Je rangeai mon téléphone, les yeux sur le *Ling*. Il n'y avait pas si longtemps, Maman aurait joué le jeu et m'aurait charrié sur ma réponse de petit malin.

C'était différent, maintenant.

...

Alors que le vent continuait de faire voler mes cheveux, le *Duo des fleurs* atteignit un accord déchirant dans mes oreilles. Je n'aimais pas particulièrement l'opéra, mais j'aimais cet opéra en particulier. J'imaginai ces deux femmes et leurs envolées de soprano et mezzo-soprano, en train d'assurer grave. Elles ne chantaient pas, elles *volaient*. D'après Papa, si certaines personnes n'aimaient pas l'opéra, c'était parce qu'elles écoutaient avec leur cerveau plutôt qu'avec leur cœur.

Il disait que chez la plupart des gens, le cerveau était assez bête, alors que le cœur, lui, visait juste, comme un champion absolu. *Pense avec ton cœur, Vic*, avait-il l'habitude de dire. *C'est là que vit la musique*. Il disait toujours ce genre de trucs parce que c'était un type spontané qui pensait sincèrement avec son cœur.

Nous ne sommes plus très nombreux à être comme ça.

Je donnai un coup de pied dans un caillou en visant le canon de pont, tout au bout du sous-marin, que je ratai largement. Je parlai à Papa, sachant pertinemment qu'il ne m'entendait pas. Je ne m'entendais pas plus, avec les deux sopranos volantes dans mes écouteurs, mais c'était agréable de dire des choses sans les entendre. Agréable de savoir que mes mots flottaient là, quelque part, dans les airs.

Je tapai dans un autre caillou. En plein dans le mille. Il ricocha sur le canon et plongea dans les eaux noires de la rivière. Je souris intérieurement en imaginant le caillou couler jusqu'au fond du lit de la rivière, où il existerait pour toujours, sans que personne le sache jamais.

Dormant. Comme le *Ling*. Comme ma voix dans les airs.

Comme moi.

Je quittai le ponton, traversai River Street, pas à pas, savourant la solitude de cette balade, jusqu'au boucher-traiteur *Babushka's Deli*. Il faisait froid, le genre de froid dans lequel votre souffle s'épanouit comme un lotus devant votre visage. Le genre de froid dans lequel

on ne sait pas s'il y a des nuages ou si le ciel a la couleur des nuages. Le froid s'exprimait avec des mots, voici ce qu'il disait : *La neige arrive, les gars. En garde, petits ego futiles.*

Le *Duo des fleurs* s'acheva.

Le *Duo des fleurs* recommença.

La magie de la répétition.

Bon sang, Papa me manquait tellement.



Penché sur la vitrine, j'essayai de me rappeler la différence entre pancetta et prosciutto. Ça n'avait pas d'importance. Pour les lasagnes Benucci, c'était du prosciutto qu'il fallait de toute façon. Les lasagnes n'en toléreraient pas moins.

– Toi tu es petit garçon, oui ?

Je regardai autour de moi en me demandant si le boucher s'adressait à moi. Il n'y avait qu'un autre client dans la boutique, un ado costaud, ornementé de la tête aux pieds de produits dérivés de l'équipe des Jets de New York : bonnet, écharpe, gants, blouson. Assis à une petite table dans un coin avec un coca et un sandwich, il me dévisageait avec une expression de confusion la plus totale, mêlée de curiosité et de dégoût.

Je ne connaissais que trop bien ce regard.

– Toi, insista le boucher derrière le comptoir, en agitant son gros doigt vers moi. Tu es petit garçon. Oui ?

– Disons que... hum... je suis un peu petit pour mon âge.

– Quoi ? Plus fort !

Derrière moi, le fan des Jets ricana. Je coinçai mes cheveux derrière mes oreilles et optai pour la réponse courte, cette fois.

– Oui. Je suis petit garçon.

Je suis petit garçon.

Le boucher, qui se prénomait Norm d'après son badge, retourna au bloc de viande qu'il débitait.

– Dacodac. Les petits garçons doivent manger la viande. Renforcer les os. Devenir grands et forts, dit-il en contractant un biceps, tout sourire. Comme moi ! Ha !

Je n'avais jamais su quoi dire à ce type. Mi-homme mi-lion, Norm était aussi presque assurément russe et avait des poils qui lui poussaient dans des endroits tout à fait inhabituels, en quantité tout aussi inhabituelle. Il était gros, certes, mais pas seulement. C'était le genre de gros – solide, costaud, consistant – trahissant un homme qui avait un peu trop souvent pioché dans sa propre réserve. La légende qui circulait, c'était que Norm était un ex-agent du KGB qui se planquait dans le nord du New Jersey jusqu'à l'avènement d'un nouveau régime soviétique.

...

La petite cloche de la porte tinta, et alors ils entrèrent.

Tous les quatre. Toujours ensemble.

Je les avais déjà vus au moins une demi-douzaine de fois en ville. Hackensack n'était pas exactement ce qu'on pouvait appeler une métropole en plein essor – on finissait toujours par recroiser les mêmes personnes. En général, c'était sans incidence, plus une impression de déjà-vu qu'un signe du destin.

– Salut, Norm, dit le plus vieux.

J'avais entendu les autres l'appeler Baz. Dans les vingt-cinq ans, Baz était assez musclé et mesurait probablement plus d'un mètre quatre-vingts. Les manches de ses tee-shirts, coupées à l'épaule, révélaient des tas de tatouages le long de son bras gauche. Plus qu'un défi à la société, c'était un défi à la météo. Il parlait avec un léger accent et portait en permanence une casquette de baseball des Trenton Thunder.

– Bonjour, monsieur Baz, dit Norm dont les yeux s'éclairèrent tandis qu'il essuyait ses mains ensanglantées sur son tablier. Je pensais voir vous peut-être aujourd'hui. Attendre une minute. Je revenir.

Norm disparut dans l'arrière-boutique, tandis que je m'écartais en coinçant encore une fois mes cheveux derrière mes oreilles, avec la sensation d'être complètement un petit garçon.

Pour des raisons pas tout à fait claires pour moi, la présence de ces jeunes transforma Norm en véritable Super Cheval de course. Même le fan des Jets qui, une minute auparavant, ne pouvait s'empêcher de me dévisager, mastiquait toujours la même bouchée de sandwich. Il flottait autour d'eux un sentiment de témérité et d'enthousiasme, comme s'ils pouvaient tout lâcher d'un moment à l'autre et partir en courant. Pour rigoler, pour rien, pour tout.

– Qu'est-ce que tu regardes, toi, gamin ?

La plus petite de la bande, une fillette qui ne devait pas avoir plus de dix ou onze ans, avec des cheveux roux et bouclés et des taches de rousseur, portait un manteau trop grand pour elle, et des mitaines dépareillées. On la trouvait habituellement pendue à la main de Baz.

– Coco, dit Baz. Sois polie.

Il m'adressa un sourire bref avant de se retourner et de murmurer quelque chose à un troisième jeune qui secoua la tête à la hâte et claqua deux fois des doigts. Celui-ci devait avoir tout juste la vingtaine et ses bras dépassaient des manches de son sweat Journey, d'au moins dix centimètres.

La dernière du groupe était une fille aux yeux gris, qui portait un manteau turquoise ajusté, avec des rayures arc-en-ciel sur le devant, et un bonnet de laine jaune. Elle avait les cheveux longs et si blonds qu'on ne savait où finissait le bonnet et où commençaient les cheveux. Jaune, arc-en-ciel, gris – cette fille était une explosion de couleurs, un Matisse déchaîné. Postée derrière les autres, elle avait la tête dans un livre, comme si les livres avaient été créés dans le seul but d'être lus par elle dans une boucherie. La parfaite incarnation de la Beauté froide.

Mon chemin croisait celui de cette blonde pour la je-ne-sais-combientième fois, pourtant je n'étais toujours pas immunisé contre son charme. Pancetta, prosciutto, *pain de jambon à la con*, qu'importe. La proximité de ces jeunes instillait en moi une sensation rare : un mélange d'émerveillement et de crainte.

– OK, tu sais quoi ? dit la petite rouquine en lâchant la main de Baz pour croiser les bras. T'as un sérieux problème de fixation,

gamin. On te l'a jamais dit ? Alors que c'est *nous* qui devrions *te* fixer.

– Coco ! s'exclama Baz.

Je laissai mes cheveux tomber sur mon visage et me retournai vers la vitrine de porc fumé. J'avais l'habitude de ce genre de commentaires, surtout de la part des plus jeunes. Mais avoir l'habitude, ça ne voulait pas dire que ça ne me touchait pas.

Norm revint armé d'un énorme sac en papier marron. Il le hissa par-dessus le comptoir pour le déposer dans les bras de Baz qui sourit, remercia et guida les trois autres vers la sortie comme un seul homme.

– Dacodac, dit Norm en se retournant vers moi. Ce sera quoi, petit garçon ?

Par la vitre du magasin, j'observai les jeunes qui traversaient la route. Témoin de leur cohésion, j'en vins à me demander si le monde n'était pas, en fait, totalement différent de ce que je croyais.

– Pancetta, marmonnai-je, trop occupé à les scruter pour prêter attention à ce que je disais.

– Dacodac. Combien ?

Je les vis quitter Main Street, tourner sur Banta et disparaître à l'angle.

...

...

– Eh, petit garçon. Ça va ?

Je ne répondis pas.

Au lieu de ça, je décampai de chez Babushka, sans pancetta ni prosciutto, dégommant quasiment la cloche de la porte en sortant, traversai la rue dans une confusion frénétique, quittai Main Street, et tournai sur Banta. Mon cerveau de petit garçon n'avait pas encore tout analysé, mais mon cœur, lui, avait visé juste, comme un champion absolu.